

Paris, 13 avril 1920.

5351



Chère amie,

Je pensais vous aller
voir dimanche dernier. Le mauvais
temps m'en a empêché, j'espère
être plus heureux dimanche prochain.
Si mon imprimeur tient parole, je serai
libéré de mon gros travail d'épreuves à
la fin de cette semaine, et je pourrai partir
faire efforts dans le courant de la
semaine prochaine. Il est temps que
l'année. On s'est effrayé, dans ce pays-là,
une inondation pendant la semaine sainte,
et ma propriété, à l'abandon, a subi d'autres
dégâts. Je n'ai eu, au reste, que l'agacement
d'en être témoin, car on ne trouve pas
d'ouvriers, pas même de ferristes (parce
qu'on n'a pas ramené mes cheminées, qui n'ont pas été
restaurées depuis les occupations militaires).

Les événements ne sont pas extrêmement
consolants, et je présume que votre silence
est dû à ce que vous avez aimé mieux

n'en avons écriv. L'algarade
 de Lloyd George me paraît montrer
 surtout qu'on peut nous regarder
 comme un peuple faible et avec
 lequel il n'est pas besoin de se gêner.
 On pourrait soupçonner aussi que
 le régime de Clemenceau nous a mis
 à l'égard de l'Angleterre dans une
 dépendance plus étroite qu'elle n'aurait
 eu sans lui. Et peut-être Lloyd George
 a-t-il regretté que notre "Gouvernement national"
 ne soit pas devenu Président de la République,
 mais ce n'est pas motif pour nous traiter
 de façon aussi brutale. Et nous faisons
 donc, comme des enfants pris en faute,
 et nous attendons longtemps le premier sou
 de l'indemnité allemande. Au fond, nous
 aurions dû, dès le premier jour, nous
 persuader qu'il fallait compter, pour notre
 relèvement, d'abord sur nous-mêmes, presque
 pas sur l'argent de nos ennemis, et
 qu'en plus sur le concours de nos amis.

Affectueux respects,

A. Loisy

P.S. Vous devez savoir ce que signifie
 cette histoire au Figaro, avec la retraite de Jourdan.